

Recensions

☞ *La Somme contre les Gentils* en livre de poche

Les éditions GF Flammarion viennent d'éditer la *Somme contre les Gentils*, avec une nouvelle traduction, en quatre tomes (chaque tome correspond à un livre de la *Somme*). C'est la première fois qu'une œuvre de saint Thomas d'Aquin est éditée dans une édition de poche, et à ce titre il convient de souligner cet événement.

Cette édition permettra à un public plus large d'avoir accès à la pensée du Docteur commun : on ne peut que s'en réjouir. Les diverses recensions qui ont pu paraître ont surtout noté le côté positif de l'entreprise¹. Nous nous permettrons ici de faire quelques remarques, non pour décourager l'achat et la lecture de ce livre, mais dans le but d'exercer notre devoir de tout juger à la lumière de la foi, et par lecture critique, dans le bon sens du terme.

La traduction

Les quelques sondages que nous avons faits nous ont montré que la traduction est relativement bonne. Les traducteurs ont opté pour une traduction assez littérale, ce qui est heureux car cela permet de suivre plus facilement le raisonnement de saint Thomas. Toutefois nous avons remarqué quelques contre sens et faux sens qui mani-

¹ — Voir par exemple la recension parue dans *Sedes Sapientiae* 69, p. 78-79 : aucune réserve.

festent que les auteurs semblent parfois ne pas saisir la pensée du Docteur angélique².

Évidemment on peut regretter que le texte latin n'ait pas été publié en même temps. Les éditeurs y ont sans doute renoncé pour une question de coût. Mais cela enlève une part de la valeur scientifique de cette édition, empêchant de rechercher l'expression originale latine qui est toujours plus précise que la traduction.

Toutefois les auteurs ont eu la bonne idée de donner entre parenthèses l'expression latine correspondante quand ils ont eu une difficulté de traduction.

Donnons ici deux exemples qui permettront d'illustrer ce que l'on perd dans une traduction.

Les traducteurs ont choisi de traduire le verbe latin « *intelligere* » par le verbe français « penser ». Il est clair qu'on y perd beaucoup en précision, et qu'un bon nombre de lecteurs risquent de faire même un contre-sens, puisque le verbe « penser » évoque (depuis Descartes) une activité purement immanente, sans rapport nécessaire avec la réalité extérieure, tandis que le mot latin « *intelligere* » signifie précisément

² — Voir les exemples relevés dans le texte de deux premiers chapitres que nous donnons plus loin.

Le recenseur de la *Revue thomiste* a noté aussi quelques erreurs de traduction. Parmi les erreurs les plus graves qu'il relève, signalons : t. 4, p. 169, la phrase de l'Évangile où Jésus annonce qu'il enverra le Saint-Esprit d'auprès du Père (*a Patre*) est traduite « que je vous enverrai par le Père ». Même tome, à la p. 171, le traducteur fait dire à saint Athanase que le Saint-Esprit n'est pas *procédant*, alors que le saint dit le contraire. Autres erreurs moins graves : t. 1, p. 223, l'expression *per essentiam* n'a pas été traduite ; t. 1, p. 290, le § 2 a été mal traduit, etc.

qu'on « lit dans » la réalité (*intus legere*). Si les traducteurs ne voulaient pas forger le néologisme « intelliger » pourtant bien commode, ils auraient pu rendre le mot latin par une périphrase telle que « saisir par l'intelligence ».

Ce premier exemple montre que, pour garder la précision philosophique du latin, on est obligé parfois de rendre un seul mot latin par plusieurs mots français. Un deuxième exemple le montre aussi : Cyrille Michon traduit l'axiome aristotélicien « *sapientis est ordinare* » qui tient en trois mots latins, par dix mots français : « Le propre du sage est de mettre de l'ordre » (tome 1, page 139).

Le thomisme se sécularise

Le critique de la *Revue thomiste* remarque avec raison que cette édition ne s'adresse plus, comme les précédentes éditions de saint Thomas, à un public de clercs ni à l'*intelligentsia* catholique. On vise désormais le milieu universitaire de langue française.

Il nous semble qu'il convient d'insister sur ce point. En effet les auteurs de cette édition ne sont pas théologiens. Ce sont des philosophes, et des philosophes de l'université laïque (c'est-à-dire athée) de cette fin de XX^e siècle.

Certes on peut penser qu'ils sont catholiques, et même on les sent respectueux du caractère théologique de cette œuvre de l'Aquinat³.

Il n'en reste pas moins que pour bien juger d'une œuvre de théologie, il faut soi-

³ — Cyrille Michon traite longuement de cette question (t. 1, p. 33-45) pour conclure que la *Somme contre les Gentils* est une « somme philosophique de théologie » (p. 43), c'est-à-dire qu'elle utilise (la plupart du temps) des arguments de philosophie au service de la théologie. Il nous semble que c'est là une des caractéristiques de l'apologétique, et les auteurs auraient pu simplifier ces considérations en soulignant davantage l'intention apologétique de l'ouvrage.

même être théologien. Cela nous amène à indiquer ici quelques réserves qui ont pour but de prévenir le lecteur catholique et de lui indiquer qu'il doit avoir son attention éveillée, cette lecture n'étant pas sans certains risques.

Dans l'introduction au livre 1, page 98, Cyrille Michon semble mettre en doute, au nom du « principe d'inertie » et de « l'intégration de l'infini dans les mathématiques modernes », la valeur contraignante de la première voie de saint Thomas pour prouver l'existence de Dieu⁴.

Le principe d'inertie l'amène à se rabattre sur une preuve par un premier accélérateur non accéléré. Quant à « l'intégration de l'infini », elle conduit l'auteur à dire que la position de saint Thomas est seulement une opinion *défendable*.

Autrement dit, il ne reste plus grand-chose de la valeur démonstrative et contraignante de la première voie, dont on sait pourtant qu'elle est la voie fondamentale pour saint Thomas.

Pourtant, ces objections provenant du principe d'inertie et de « l'intégration de l'infini » sont bien connues des théologiens thomistes. On en trouve, par exemple, la réfutation chez le père Garrigou-Lagrange dans son livre sur Dieu⁵. Il est vrai que les auteurs de cette édition semblent ignorer ce théologien dominicain.

Et surtout, pour un lecteur catholique, il convient de rappeler que l'Église enseigne que l'existence de Dieu peut être

⁴ — Dans la première voie, saint Thomas montre que l'existence du mouvement conduit à poser l'existence d'un premier moteur non mù.

⁵ — GARRIGOU-LAGRANGE R.P. Réginald O.P., *Dieu, son existence et sa nature, solution thomiste des antinomies agnostiques*, Paris, Gabriel Beauchesne, 1914 (la 11^e édition, de 1950, est toujours disponible en librairie), p. 248 et sq.

prouvée, c'est-à-dire démontrée par la raison ⁶.

A plusieurs reprises, les auteurs disent que les créatures ne sont pas voulues par Dieu comme des moyens (tome 1, page 127 ; tome 3, page 20). C'est là une des tendances de la philosophie moderne, en particulier de la philosophie personnaliste pour laquelle la personne doit toujours être considérée comme une fin et jamais comme un moyen ⁷.

Il est vrai qu'en Dieu l'acte de volonté (identique à son essence) n'a pas de cause ⁸. Il est vrai aussi que les créatures ne sont pas des moyens nécessaires et que Dieu pourrait très bien s'en passer (voir par exemple I, q. 19, a. 3). Mais il n'en reste pas moins que les créatures sont bien des moyens pour Dieu, étant créées pour manifester sa perfection (voir par exemple I, q. 19, a. 2, et q. 44, a. 4 : « La divine bonté est la fin de toute chose »). « Le Seigneur a tout fait *pour sa gloire* ⁹. » « Ce seul vrai Dieu, par sa bonté et sa toute puissance, a créé d'une manière parfaitement libre, non pour augmenter son bonheur, ni pour acquérir quoique ce soit, mais *pour manifester sa perfection* par les biens dont il gratifie les créatures ¹⁰. »

⁶ — Voir à ce sujet les articles sur « Dieu son existence et sa nature », dans les numéros 8 et 12 de la revue.

⁷ — Kant dit cela déjà.

⁸ — Chez nous le vouloir de la fin est cause du vouloir de moyens. Mais en Dieu, comme saint Thomas le dit de manière très belle (voir par exemple I, q. 19, a. 5) : « *Deus non vult hoc propter hoc, sed vult hoc esse propter hoc* » : « Dieu ne veut pas ceci à cause de cela » — l'acte de volonté en Dieu ne peut être causé — « mais il veut que ceci soit pour cela » — et en particulier que l'univers soit pour sa gloire.

⁹ — Pr 16, 4 : *Universa propter semetipsum operatus est Dominus.*

¹⁰ — Concile Vatican I, DS 3002, Dz 1783 : *Hic solus verus Deus bonitate sua et « omnipotenti virtute » non ad augendam suam beatitudinem nec ad acquirendam, sed ad manifestandam perfectionem suam per bona, quae creaturis impertitur, liberrimo consilio, (...) condidit creaturam.*

Au tome 3, page 30, le concours divin semble se ramener à un simple « contrôle de la situation ». C'est bien insuffisant. La science (I, q. 14, a. 8), comme la volonté de Dieu (I, q. 19, a. 4), sont *causes* des réalités créées, c'est-à-dire qu'elles influent positivement sur l'être de l'effet. Dieu ne se contente pas de regarder ce qui se passe, étant prêt à intervenir à chaque instant s'il le juge nécessaire, mais il cause l'être de l'effet, et donc sans lui nous ne pouvons *rien* faire.

On retrouve une imprécision semblable à la page 38. On peut comprendre, en lisant ce passage, que la raison pour laquelle Dieu est au principe des actes humains réside dans le simple fait que Dieu donne la loi à l'homme.

Certes, Dieu donne la loi à l'homme, mais il donne aussi son concours à chaque acte humain.

Plus graves nous semblent les références au père de Lubac (à son livre *Surnaturel*) et à Gilson (qui approuve de Lubac sur la question) dans la question du désir naturel de voir Dieu ¹¹. C'est là un des points-clefs de la nouvelle théologie, condamné par Pie XII dans *Humani Generis* ¹².

¹¹ — Introduction au livre III, t. 3, p. 35.

¹² — Les partisans de la nouvelle théologie (les disciples de Blondel) ont cherché à gommer la distinction entre le naturel et le surnaturel. Un de leurs chevaux de bataille a été de faire croire que l'homme peut, par sa propre raison, découvrir qu'il est ordonné à une fin surnaturelle (la vision béatifique). Ils prétendaient s'appuyer sur saint Thomas.

Les vrais disciples de saint Thomas, comme le père Garrigou-Lagrange, ont réagi et Pie XII leur a donné raison dans *Humani Generis* (12 août 1950, Dz 2318, DS 3891) : « D'autres déforment la vraie "gratuité" de l'ordre surnaturel, quand ils prétendent que Dieu ne peut pas créer des êtres doués d'intelligence sans les ordonner à la vision béatifique et les y appeler. »

On mesure maintenant à quel point cette confusion entre l'ordre naturel et l'ordre surnaturel peut conduire, quand on voit par exemple le pape prétendre que toute prière authentique est l'œuvre du

Il est vrai qu'à la page suivante, l'auteur tempère un peu son affirmation en disant qu'on « pourrait être incité à penser que seule la foi peut indiquer à l'homme sa fin surnaturelle ».

Toutefois c'est encore insuffisant : pour un catholique, il est certain que « seule la foi peut indiquer à l'homme sa fin surnaturelle ». Si la raison peut trouver par elle-même quelle est la fin surnaturelle de l'homme, c'est que cette fin n'est plus surnaturelle et gratuite.

Dans le tome 4 (pages 11, 17 et 18) Denis Moreau se réfère à un autre « disciple » de saint Thomas dont il convient pourtant de se méfier : le père Chenu O.P., qualifié de « disciple fervent de l'Aquinat ».

Dans cette introduction au livre IV, il y a de bons passages sur l'équilibre entre la foi et la raison (page 19) et sur la comparaison entre les deux *Sommes* de saint Thomas (page 24).

Nous regretterons toutefois quelques expressions un peu maladroites : page 18, il est question de la « foi éclairée par la raison » comme si c'était la lune qui éclairait le soleil ; page 28, les Pères de l'Église semblent avoir leur autorité en tant qu'esprits de grande valeur, sans qu'on nous signale qu'ils sont surtout des témoins de la Tradition ; page 28 toujours, il est dit que la Trinité est seulement suggérée par la Bible, alors qu'il aurait fallu dire qu'elle y est *implicitement* (au moins) contenue ; page 46, Denis Moreau parle de « la vision naïve du paradis et de l'enfer où l'on irait "après la mort" », vision qui était certainement celle de saint Thomas, de fra Angelico et de tous les bons catholiques qui croient encore à leur catéchisme ; page 48, la peine des damnés est dite voulue par leur volonté, ce qui est bien contraire à la

Saint-Esprit (voir l'éditorial du *Sel de la terre* 28 et les « Nouvelles de Rome » du numéro 31).

pensée de saint Thomas pour qui la raison de peine est d'être contre la volonté ¹³.

Un livre à lire malgré les difficultés

Ces quelques remarques n'ont pas pour but de décourager la lecture de cet ouvrage de saint Thomas. Au contraire nous pensons que ce livre peut faire beaucoup de bien à ceux qui veulent connaître la pensée du Docteur angélique. Nous n'avons voulu, par ces réflexions, qu'en faciliter la lecture.

Cela dit, il faut bien reconnaître que la lecture de cette *Somme* n'est pas toujours aisée. Elle est même sans doute, au moins sur bien des points, plus difficile que la *Somme théologique*.

Certes les auteurs ont essayé d'en faciliter la lecture par leurs introductions, leurs notes et les *vade-mecum* qu'ils ont mis à la fin de chaque tome. Malheureusement il nous semble que ces explications sont parfois plus érudites qu'éclairantes. Cyrille Michon, dans le tome 2 (pages 437-438), dit que la « clarté d'exposition de Thomas s'accompagne d'une désinvolture historique remarquable ». Nous répondrions volontiers que le souci d'érudition historique de nos auteurs ne s'accompagne pas toujours d'une clarté d'exposition remarquable.

Ainsi le *vade-mecum* à la fin du premier tome qui donne des « éléments de philosophie aristotélicienne » sera difficile à comprendre pour celui qui ne possède pas déjà ces éléments. On voit que nos auteurs ne sont pas formés à la méthode scolastique qui recommande d'utiliser les « *modi sciendi* ¹⁴ » (définition, division, raisonne-

¹³ — *De ratione pœne est quod sit contraria voluntati*. I, q. 48, 5. *De ratione pœne est quod sit contra voluntatem*. I-II, q. 87, a. 2 et 6. etc.

Sur la question de l'enfer dans la pensée du pape actuel, voir *Le Sel de la terre* 26, p. 8 (note 2) et 31 (Éditorial et « Nouvelles de "Rome" »).

¹⁴ — Les méthodes pour apprendre.

ment¹⁵) pour enseigner. Ils se moquent gentiment des « catéchismes philosophiques de séminaire » (tome 1, page 15), mais ces manuels avaient au moins l'avantage de présenter la doctrine d'une manière pédagogique.

Ce manque de clarté ne met pas à l'abri de toute simplification abusive. Dans le premier tome on trouve une comparaison malheureuse entre le concept qui est dans l'intellect, et la mélodie qui est gravée sur un disque. Certes, il y a une ressemblance, car le concept est une similitude de l'objet connu, comme la mélodie gravée est une similitude de la mélodie jouée. Mais il y a aussi une différence fondamentale. Dans le cas de la connaissance, il y a une information *immatérielle*, en quoi précisément consiste le phénomène de la connaissance. Mais la mélodie, elle, est gravée *matériellement* dans le disque. Autrement, il faudrait attribuer au disque la capacité de connaître la mélodie !

Le *vade-mecum* à la fin du second tome ressemble plutôt à une note technique. Il n'est pas sans intérêt, mais lui non plus ne s'adresse pas à des débutants.

Le *vade-mecum* à la fin du troisième tome donne un très bon résumé de la cosmologie des anciens en sept pages. La seule réserve que nous ferions, concerne l'affirmation qu'on peut ramener au

mouvement local tous les changements qui surviennent au sein des réalités inférieures (page 571). L'auteur aurait mieux dit que le mouvement local est le premier mouvement, nécessaire pour que les autres se produisent. Mais il faut bien dire aussi que les mouvements qualitatifs sont spécifiquement distincts du mouvement local et ne peuvent s'y ramener, à moins de tomber dans le mécanisme¹⁶.

Nous espérons que la lecture de ce livre fera connaître et aimer davantage saint Thomas d'Aquin, et qu'elle conduira les lecteurs à la lecture de la *Somme de théologie*, ouvrage bien plus important dont on peut espérer qu'il bénéficiera lui aussi d'une édition de poche, faite cette fois-ci sous la direction de théologiens thomistes pour éviter les défauts que nous avons signalés ici.

Fr. P.-M.

THOMAS D'AQUIN, *Somme contre les Gentils*, Présentation et traduction par Cyrille Michon (tomes 1 et 2), Vincent Aubin (tome 3) et Denis Moreau (tome 4), Paris, GF Flammarion, 1999.

¹⁶ — Par exemple la couleur ne saurait se ramener à une simple vibration.

¹⁵ — Il est dommage que les auteurs n'aient pas ajouté les principaux axiomes et définitions du thomisme, dont ils disent pourtant l'utilité (t. 1, p. 421). Cela leur a peut-être paru trop sentir le « catéchisme ».



Le sage et la sagesse

Les deux premiers chapitres
de la *Somme contre les Gentils*

Chapitre 1 : L'office du sage

1. Ma gorge méditera la vérité ; mes lèvres maudiront l'impie (Pr 8, 7).

2. L'usage commun, que le Philosophe [*Top.* II, 110a14-22] conseille de suivre quand il faut donner des noms aux choses, veut généralement qu'on appelle sages ceux qui ordonnent droitement les choses et les gouvernent bien. C'est pourquoi, de toutes les idées que les hommes se font du sage, le Philosophe retient que « le propre du sage est de mettre de l'ordre » [voir *Mét.* I, 982a17-18].

Or, pour toutes les choses ordonnées en vue d'une fin, c'est de cette fin que doit être tirée la règle de leur gouvernement et de leur ordre : car c'est quand une chose est convenablement ordonnée à sa fin qu'elle est le plus parfaitement disposée ; la fin est, en effet, le bien de chaque chose. Aussi voyons-nous dans le cas des arts que l'un gouverne l'autre, et en est en quelque sorte le maître, lorsqu'il a pour objet la fin du second : par exemple, l'art du médecin est maître de l'art du pharmacien, et lui commande, parce que la santé, objet du premier, est la fin de tous les remèdes, composés par le second. Il en va de même de l'art du timonier par rapport à celui de l'armateur, et de l'art de la guerre à l'égard de l'équitation et de tout ce qui sert aux combats. Ces arts qui commandent aux autres sont appelés arts *architectoniques*, ce qui veut dire à peu près *maîtres arts* : c'est pourquoi ceux qui les exercent, et qu'on appelle *architectes*, revendiquent pour eux le nom de sages.

Cependant, comme ceux qui exercent ces arts, étudiant les fins de certaines

choses singulières, n'atteignent pas la fin universelle de toutes choses, on les appelle sages pour telle ou telle chose, ainsi qu'il est dit en 1 Co 3, 10 : « Comme un sage *architecte*, j'ai posé le fondement ¹⁷. » Le nom de sage pris absolument est réservé à celui-là seul qui s'applique à étudier la fin de l'univers, laquelle ¹⁸ est aussi le principe de toutes choses ; de sorte que, selon le Philosophe, le propre du sage est de considérer *les causes les plus élevées* [*Mét.* 981b28-29 ; voir 1003a26].

3. La fin ultime de chaque chose est celle que vise son premier auteur ou moteur. Or, le premier auteur et moteur de l'univers est un intellect, comme on le montrera plus loin [chap. 44 et livre II, chap. 24]. La fin de l'univers doit donc être le bien d'un intellect ¹⁹. Et cela, c'est la vérité. La vérité doit donc être la fin ultime de tout l'univers ; et c'est à la considération de la vérité que la sagesse doit principalement s'arrêter.

Aussi est-ce pour manifester la vérité que la Sagesse divine revêtue de la chair déclare être venue dans le monde, disant en Jn 18, 37 : « C'est pour cela que je suis né, et que je suis venu dans le monde, pour rendre témoignage à la vérité. »

De son côté le Philosophe détermine que la Philosophie première est *la science de la vérité* [*Mét.* II, 993b30-31] ; non de n'importe quelle vérité, mais de celle qui est la source de toute vérité, c'est-à-dire de celle qui appartient au premier principe d'être pour toutes choses. C'est pourquoi sa ²⁰ vérité est aussi principe de toute vé-

¹⁷ — Tout ce paragraphe est mal traduit dans l'édition GF Flammarion.

¹⁸ — Le traducteur de l'édition GF Flammarion a compris que l'antécédent de ce relatif était l'univers, ce qui est un contre-sens.

¹⁹ — Ou « le bien de l'intelligence » comme traduisait l'édition Lethielleux.

²⁰ — « Sua » curieusement traduit « cette » dans l'édition GF Flammarion. « Sua » renvoie au principe, il s'agit de la vérité qui est la propriété de ce principe.

rité ; car les choses sont disposées dans la vérité de la même manière qu'elles le sont dans l'être.

4. Rechercher l'un des contraires et repousser l'autre sont l'œuvre d'un seul : ainsi la médecine, qui produit la santé, chasse la maladie. Par conséquent, si le propre du sage est de méditer la vérité, surtout celle qui porte sur le premier principe, et de l'exposer aux autres, c'est aussi de combattre l'erreur contraire ²¹.

5. C'est donc en toute exactitude, de la bouche même de la Sagesse, qu'est exposée la double tâche du sage dans les paroles que nous avons mises en exergue : dire la vérité divine, qui est la vérité par antonomase, après l'avoir méditée, c'est ce qu'elle exprime lorsqu'elle dit : « Ma gorge méditera la vérité » ; et combattre l'erreur contraire à la vérité, c'est ce qu'elle exprime lorsqu'elle dit : « et mes lèvres maudiront l'impie », ce qui désigne l'erreur contraire à la vérité divine, contraire à la religion, appelée aussi *piété*, d'où vient que cette erreur qui lui est contraire reçoit le nom d'*impiété* ²².

Chapitre 2 : Intention de l'auteur dans cet ouvrage

1. De toutes les études des hommes, celle de la sagesse est la plus parfaite, la

²¹ — *Eiusdem autem est unum contrariorum prosequi et aliud refutare sicut medicina, quae sanitatem operatur, aegritudinem excludit. Unde sicut sapientis est veritatem praecipue de primo principio meditari et aliis disserere, ita eius est falsitatem contrariam impugnare.*

²² — *Convenienter ergo ex ore Sapientiae duplex sapientis officium in verbis propositis demonstratur: scilicet veritatem divinam, quae antonomastice est veritas, meditatam eloqui, quod tangit cum dicit, "veritatem meditabitur guttur meum"; et errorem contra veritatem impugnare, quod tangit cum, dicit, "et labia mea detestabuntur impium", per quod falsitas contra divinam veritatem. designatur, quae religioni contraria est, quae etiam pietas nominatur, unde et falsitas contraria ei impietatis sibi nomen assumit*

plus sublime, la plus utile et la plus agréable.

La plus parfaite d'abord, car plus l'homme étudie la sagesse, plus il a déjà part à la vraie béatitude ; c'est pourquoi le Sage dit dans l'Écclésiastique [14, 22] : « Bienheureux l'homme qui demeurera dans la sagesse. »

La plus sublime aussi, car c'est surtout par elle que l'homme accède à la ressemblance avec Dieu, qui a fait toutes choses dans la sagesse [Ps 103, 24] : aussi, puisque la ressemblance est cause d'affection, l'étude de la sagesse unit principalement à Dieu par l'amitié ; c'est pourquoi dans la Sagesse [7, 14] il est dit que la sagesse est un trésor infini pour les hommes, grâce auquel ceux qui en ont usé sont devenus les amis de Dieu.

La plus utile également, car c'est par la sagesse elle-même que l'on parvient au royaume de l'immortalité : le désir de la sagesse, en effet, conduira au royaume éternel [Sg 6, 21].

La plus agréable enfin, car sa société ne comporte pas d'amertume, sa compagnie pas de lassitude, mais liesse et joie [Sg 8, 16].

2. Ayant puisé dans la miséricorde divine la confiance de pouvoir assumer la tâche du sage, bien que cela dépasse nos propres forces, notre intention est d'exposer, selon notre mesure, la vérité que professe la foi catholique, tout en réfutant les erreurs contraires : car, pour reprendre les mots d'Hilaire, « la tâche principale de ma vie, à laquelle je me sens en conscience obligé devant Dieu c'est que toutes mes paroles et tous mes sentiments parlent de lui » [*La Trinité*, I, XXXII, 1-3].

3. Mais s'en prendre aux erreurs de chacun est difficile, pour deux raisons. Premièrement, parce que nous ne connaissons pas à ce point les affirmations sacrilèges de tous ceux qui ont erré, que nous puissions en tirer des raisons pour réfuter

leurs erreurs. Et, si les anciens docteurs ont procédé de cette manière pour combattre les erreurs des païens (*gentiles*), c'est qu'ils avaient pu connaître leurs positions, parce qu'ils avaient eux-mêmes été païens, ou du moins, vivaient parmi les païens et étaient instruits de leurs doctrines. Deuxièmement, parce que certains d'entre eux, comme les mahométans et les païens, ne sont pas d'accord avec nous sur l'autorité d'une Écriture, grâce à laquelle on pourrait les confondre, de la même manière que nous pouvons disputer avec les juifs, à par-

tir de l'ancien Testament, et avec les hérétiques, à partir du nouveau. Mais ceux-là ne reconnaissent ni l'un ni l'autre. Il faut donc recourir à la raison naturelle, à laquelle tous sont contraints de donner leur assentiment. Or elle est faible en ce qui concerne les choses de Dieu.

4. Dès lors, en même temps que nous étudierons telle ou telle vérité, nous montrerons les erreurs qu'elle exclut et l'accord de la vérité démontrée avec la foi de la religion chrétienne.



☞ *Miracle et message
du saint suaire*
de Paul Chaussée

Même si on peut déjà compter une vingtaine d'ouvrages sur le saint suaire, en voici un qui est très original et très convaincant. Il nous convainc en effet de l'authenticité du linceul (il a bien enveloppé le corps du Christ) et de son enseignement (un message de Dieu pour notre temps d'apostasie, qui prouve sa passion et sa résurrection, et un encouragement).

Le titre du livre comprend les mots *miracle et message*.

L'image du saint suaire dont l'origine est inexplicable par les lois naturelles répond parfaitement aux critères de dérogations aux lois de la nature voulues par le Créateur et sous la réserve de rigueur, nous la qualifierons de « miraculeuse ». Et même s'il s'avérait que tout ce qui fait son mystère n'est que l'effet d'une cause naturelle (mais non humaine), cela n'enlèverait rien au

contenu de son « message » exclusivement destiné aux hommes de cette fin du XX^e siècle. En fait la « photographie » de Jésus sur son linceul constitue un triple mystère.

a) C'est, d'abord, celui du décalque parfait des plaies donnant une image positive sur le linceul enveloppant le corps et leur mystérieuse séparation du tissu sans arrachement ni soulèvement des fibrilles.

b) C'est ensuite celui de la formation de l'image négative. Certaines fibrilles sont « roussies » superficiellement mais avec une intensité uniforme (elles sont roussies ou ne le sont pas, c'est tout ou rien) et c'est leur densité (nombre de fibres roussies au cm²) qui forme le « négatif » photographique et exprime le relief du corps.

c) C'est enfin, troisième mystère, la projection d'une image non déformée, ce qui exige que le tissu soit parfaitement plan au-dessus comme en-dessous du corps – celui-ci étant en apesanteur – et que le « rayonnement » genre « laser » générateur des roussissures soit unidirectionnel, vers le haut pour la moitié supérieure du corps et vers le bas pour la moitié inférieure [page 324].

LE SEL DE LA TERRE

Donner le goût de la sagesse chrétienne

*Revue trimestrielle
de formation catholique*



Maintenir et conserver la saveur du sel de la doctrine quand tout autour devient insipide par la suite de l'abandon de Dieu, c'est le défi que la revue s'impose par son nom même. Le *Sel de la terre* vous offre tous les trois mois des articles simples, diversifiés, adaptés et d'une sûreté doctrinale éprouvée afin de nourrir votre vie spirituelle.

- **Simple**, le *Sel de la terre* ne requiert de ses lecteurs **aucun niveau spécial de connaissance** ; il s'adresse à tout catholique qui veut approfondir sa foi.
- **Diversifié**, le *Sel de la terre* propose à tous une **formation catholique vraiment complète** : études doctrinales et apologétiques, spiritualité et Écriture sainte, histoire et arts de la civilisation chrétienne viennent tour à tour nourrir votre intelligence.
- **Adapté**, le *Sel de la terre* présente les vérités religieuses **les plus utiles** à notre temps et dénonce les erreurs qui menacent aujourd'hui les intelligences.
- **Traditionnel**, le *Sel de la terre* est publié sous la responsabilité d'une communauté dominicaine qui se place **sous le patronage de saint Thomas d'Aquin**, pour la sûreté de la doctrine et la clarté de l'expression.

Cet article vous a plu ?

Vous pouvez :

[Vous
abonner](#)

[Découvrir
notre site](#)

[Faire
un don](#)

Trouvez plus de 1000 articles en accès libre !